Eric HOPPENOT, Maurice Blanchot et la tradition juive

Paris, Éditions Kimé, coll. « Archives Maurice Blanchot », 2015, 576 p.

Frédéric Menager

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/assr/44948>

DOI : 10.4000/assr.44948

ISSN : 1777-5825

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2018

Pagination : 306-308

ISSN : 0335-5985

Référence électronique

Frédéric Menager, « Eric HOPPENOT, Maurice Blanchot et la tradition juive », *Archives de sciences sociales des religions* [En ligne], 184 | octobre-décembre 2018, mis en ligne le 01 décembre 2018, consulté le 13 janvier 2022. URL : <http://journals.openedition.org/assr/44948> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/assr.44948>

Ce document a été généré automatiquement le 13 janvier 2022.

© Archives de sciences sociales des religions

Eric HOPPENOT, Maurice Blanchot et la tradition juive

Paris, Éditions Kimé, coll. « Archives Maurice Blanchot », 2015, 576 p.

Frédéric Menager

RÉFÉRENCE

Eric HOPPENOT, Maurice Blanchot et la tradition juive, Paris, Éditions Kimé, coll. « Archives Maurice Blanchot », 2015, 576 p.

- 1 Venu du champ littéraire, l'ouvrage d'Eric Hoppenot consacré à Maurice Blanchot, par sa profondeur de réflexion et par son érudition, sera d'un grand apport à l'ensemble des sciences sociales de la religion tant il jette une lumière nouvelle sur la manière dont les représentations religieuses peuvent alimenter, dans une perspective parfaitement séculière, une réflexion politique et éthique déliée de la question de leur valeur de vérité. Ce travail illustre en effet la topique rarement étudiée en France de l'*athéisme religieux*, cette forme spécifique de pensée séculière qui tente de sauvegarder les potentiels sémantiques de la religion. Michaël Löwy avait ainsi dégagé cet idéal-type dans son ouvrage consacré au judaïsme libertaire, dans un cadre épistémique bien différent. Un élément demeure commun cependant aux deux recherches : c'est le rôle du judaïsme comme condition de possibilité même de cette figure oxymorique. Le judaïsme semble rendre possible ce à quoi le christianisme oppose une forclusion par son concept de foi. Si la littérature française recèle ainsi une abondante tradition d'écrivains catholiques, on discerne bien peu d'exemples d'auteurs ayant conservé un rapport au catholicisme dans leur œuvre par-delà un scepticisme personnel affirmé. On peut toutefois se risquer à évoquer certains traits de l'œuvre de Montherlant. On trouvera sans doute plus proche de Blanchot, la notion d'« athéologie » chez Georges Bataille ou le diptyque chrétien *L'adoration* et *La décloison* de Jean-Luc Nancy. Il y a donc un double mystère Blanchot en ce qu'il emprunte cette voie peu défrichée à travers la référence au judaïsme qui lui est originellement étrangère.

- 2 Blanchot, athée né dans une famille catholique traditionnelle, proche longtemps de l'Action française, ne semble a priori pas posséder les caractéristiques de l'herméneute attentif qui nous est dépeint par Eric Hoppenot. Toutefois, il faut souligner également que l'auteur expose la sincérité du choc que représente la Shoah et l'enjeu métaphysique à travers lequel Blanchot découvre le judaïsme. On se permettra ici un rapprochement inattendu de la démarche de Blanchot avec le Max Weber du *Judaïsme antique* dans la mesure où il s'agit, au-delà du judaïsme lui-même, d'appréhender les particularités intimes du peuple juif en convoquant le texte biblique et en extrayant depuis la puissance évocatrice des images et des récits une synthèse conceptuelle sur cet être-juif, en se posant comme extérieur à ce dernier. Le point de départ d'Eric Hoppenot dans sa démarche, en résonance avec Blanchot, est le texte, l'écriture, jusque dans sa matérialité. En particulier la Bible, pourvoyeuse par excellence de ces *images visuelles* évoquées par Weber qui sont de nouvelles voies d'accès à une dimension purement intelligible du texte. Si Weber avait rapproché ces images de sa propre démarche épistémologique pour dépasser l'opposition du concept et de l'image dans l'écriture sociologique, la démarche de Blanchot vise une finalité identique au sein d'un champ bien différent, celui d'une réflexion d'abord métaphysique, puis éthique.
- 3 À la différence de la plupart des écrivains français qui n'entretiennent guère de rapport dans leur écriture avec le texte sacré, davantage tournés vers un classicisme tempéré d'origine gréco-romaine, Blanchot, en cela plus proche de la littérature allemande, parsème ses textes de références bibliques. Il sait en adopter les rythmes et la langue pétrie d'oralité dont il comprend intuitivement, à l'instar de Weber, la portée émotionnelle et la richesse picturale, qui ne sont néanmoins que des étapes vers une montée réflexive. C'est entre autres dans le matériau vétérotestamentaire, et par la forme de la citation, du fragment, du ressassement qui forment autant d'occurrences du concept de répétition, qu'Eric Hoppenot nous offre un point d'entrée dans cette conjonction de la Bible et de l'œuvre de Blanchot lui-même. La répétition chez Blanchot est bien entendu d'obédience kierkegaardienne mais elle rejoint déjà quelque chose du judaïsme en ce qu'elle remplit une fonction de remémoration. Cette fonction s'insère dans la matérialité de l'écriture comme elle s'insère dans le judaïsme à travers la structure formelle du rituel. L'acte d'écrire est une manière d'incarner le souvenir non seulement dans le récit mais dans la copie même, l'écriture devenant ainsi *inscription*, épigraphe, stèle. Cette conjonction du matériel et du mémoriel renvoie au souci éthique de conjurer le mal : le souvenir inscrit dans le formalisme de l'écriture vise à faire en sorte qu'Auschwitz ne se reproduise plus, nouvel impératif kantien formulé par Adorno et cité par Blanchot en clôture de *l'écriture du désastre*. C'est là que repose un devenir-théologique du livre. La littérature ne sera désormais grande que soumise à cet impératif central, si elle se souvient du mal pour lutter contre lui. L'effacement du nom d'Amalek est l'injonction contradictoire qu'adresse ainsi le Deutéronome face au verset de l'Exode qui place le souvenir du mal comme exigence éthique.
- 4 De la dissonance cognitive engagée par les contradictions du texte biblique, Blanchot tire une réflexion sur le rôle de la critique comme répétition et prolongement indéfini de l'œuvre, dont le commentaire midrachique est le modèle. Blanchot rejoint ainsi d'une certaine manière le Benjamin du *Concept de critique esthétique dans le romantisme allemand* en ce qu'il conçoit la critique comme une détermination ontologique de l'œuvre elle-même qui lui octroierait une facticité (au sens heideggerien) dont l'œuvre isolée n'est pas porteuse. Il n'est ainsi pas impossible que le caractère sacré de la Bible

et sa diffusion soient liées à l'ouverture infinie du commentaire. Si toute œuvre est non close, ces deux Torah font de cette propriété une caractéristique interne du livre sacré dont les silences et les béances de sens ne sont pas des amoindrissements mais des appels à l'interprétation et à la réécriture. Il y a là sans doute un élément qui explique, dans cette convergence de la Torah juive et de la conception du Livre de Blanchot, que ce dernier délaisse le Nouveau Testament dont la structure synoptique est close. En ce sens, il faut lire le travail de citation de Blanchot comme un possible décalque de la créativité midrachique et talmudique qui invente, rajoute, retranche au récit biblique lui-même d'autres récits, jusqu'à faire de ce dernier la simple trame d'une matière textuelle plus vaste à l'image du *Parokhet*, le voile qui sépare le *saint des saints* du *saint*, image que l'on retrouve chez Derrida. Composée de fragments, de renvois, d'enchaînements et d'enroulements, polyphonique, la non-linéarité de la Torah orale est aussi celle de la conception juive du temps, celle de l'écriture blanchotienne.

- 5 Oralité et temporalité sont justement deux thèmes importants de l'œuvre de Blanchot et leur convergence ne pouvait que susciter chez ce dernier une réflexion sur le phénomène de la prophétie où elles se mêlent également. Eric Hoppenot souligne que la thématique juive s'inscrit dans une certaine prise de distance métaphysique avec le monde grec. À ce titre, Blanchot semble subordonner la transe du devin, le *mantis* grec, à son interprétation possible par le prophète. L'un décèle l'avenir, l'autre le dé-scelle, l'ouvre au possible. Le prophète n'est pas celui qui dit le futur mais celui qui, au contraire, le prévient. Le prophète, cette figure dont Blanchot, lecteur scrupuleux de l'*Amos* d'André Neher, souligne qu'elle se constitue par une sortie de soi, un devenir-Autre auquel on ne peut se soustraire, et qui évoque la condition de l'écrivain face à l'œuvre. L'énonciation prophétique aboutit à un dessaisissement par l'écriture de son caractère séparé de l'oralité. Elle brouille l'antagonisme entre ces deux sphères grâce à la conception du temps qu'elle déploie comme interruption du flux continu des événements par la puissance performative de la parole.
- 6 C'est par affinité élective avec la tradition juive, démarche très « buberienne », que l'entreprise de Blanchot s'attache à comprendre l'être-juif dans une forme de communauté de pensée auquel il consacra un texte important en 1962 : « Être juif ». Comme Weber, Blanchot saisit le peuple juif comme paria mais il souhaite dégager la positivité de cette condition, qui répond à une dialectique entre exil et exode, condition subie et condition choisie, l'une qui permet le retour, l'autre qui condamne à l'errance mais l'une et l'autre se mêlant parfois inextricablement dans le récit biblique. Blanchot en déduit l'exigence éthique envers l'Étranger et une métaphysique non-fixiste qui s'oppose au schème platonicien des Idées et à la rationalité grecque. Suivant en cela les leçons talmudiques de Levinas, Blanchot constate l'apport juif dans l'étrangeté et l'inquiétude que procure cette « Vérité autre » de la révélation du Sinaï, permettant une attitude existentielle véritablement pratique et éthique opposée à la contemplation de la *theoria* grecque. Cette intelligence de l'accueil de l'« idée juive » par ce « Grec » se faisant spirituellement sémite a bien été saisie dans toute sa fécondité et sa nouveauté par Sophie Nordmann dans son récent *Levinas et la pensée judéo-allemande*. Cette dernière exprime combien l'interprétation qu'Eric Hoppenot donne de Blanchot ouvre à un profond bouleversement de la compréhension que nous pouvons avoir de la pensée juive. Cette dernière circule à travers des concepts, des styles et des méthodes plus encore qu'à travers des identités. Eric Hoppenot a accompli une tâche importante en montrant que Blanchot participe de ce que Weber attendait de toute narration : nous ouvrir émotionnellement au concept, participer de ce devenir-autre de la

prophétie qui est l'essence du récit biblique, ce devenir-autre qui amène à dire qu'il y a de la pensée juive chez Blanchot.